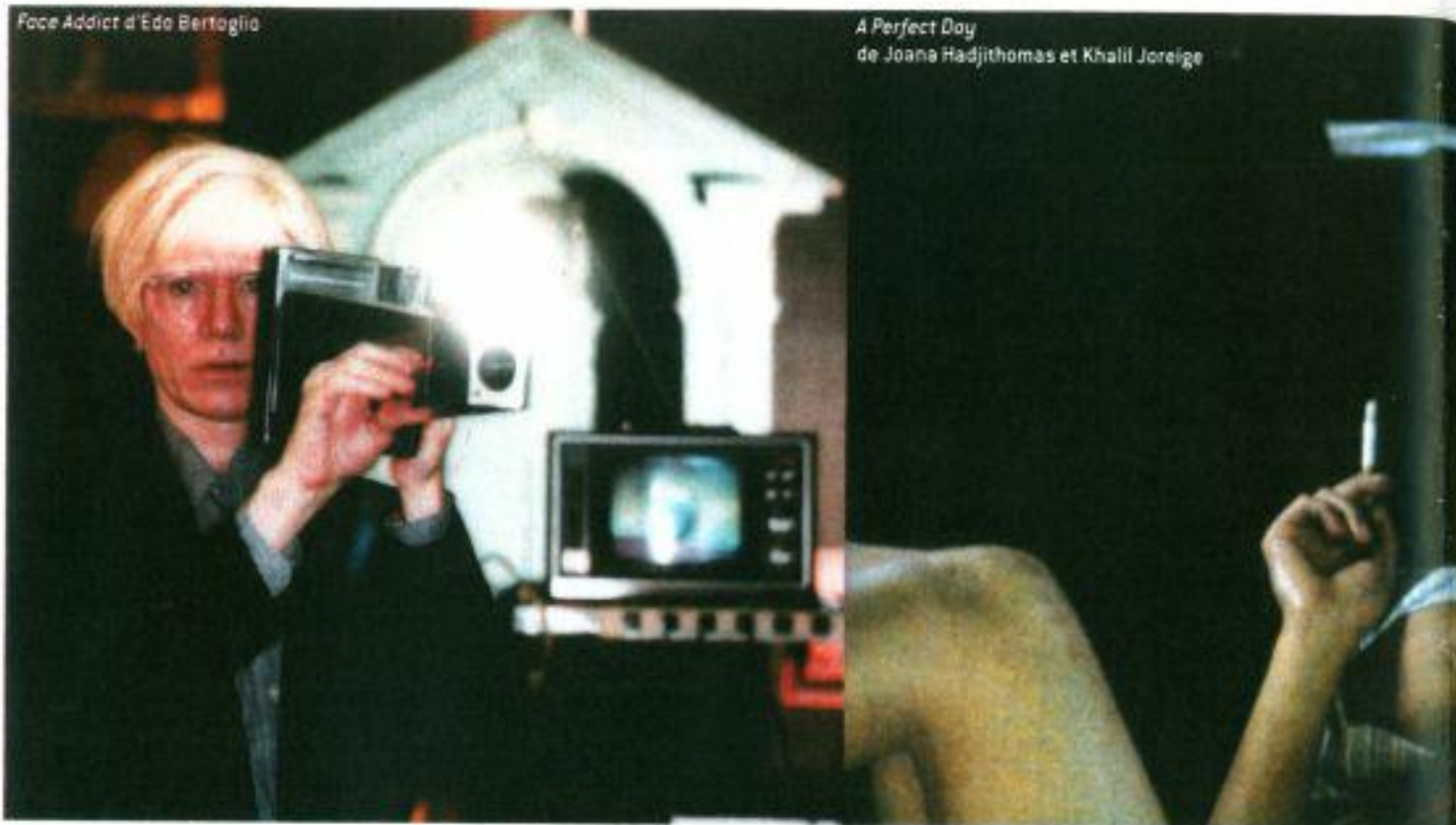


Face Addict d'Edo Bertoglio

A Perfect Day
de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige

Un couple parfait de Nobuhiro Suwa



Du Japonais Nobuhiro Suwa réinventant langue et ville au New-Yorkais Edo Bertoglio ressuscitant les incroyables fantômes de Big Apple circa 80's, Locarno a cette année brillé de beaux talents originaux.

geysers au centre du lac

58^e FESTIVAL DE LOCARNO
Compte rendu

A l'en croire, Irene Bignardi n'est pas mécontente de mettre un terme à cinq années de direction artistique du festival de Locarno. N'y allant pas avec le dos de la cuillère, elle révélait à un quotidien suisse qu'elle allait enfin pouvoir "dîner avec ses vrais amis plutôt qu'avec des inconnus pour des raisons strictement professionnelles". Dur à avaler pour lesdits inconnus, pourtant habitués à une Compétition internationale gorgée de world-cinema ennemi des diététiciens, nécessitant souvent un foie à déplacer les montagnes du Tessin. Comptons sur le bon coup de fourchette de son successeur, Frédéric Maire, pour alléger la sélection de ces coprodus United Colors et proposer des mets autrement plus épicés, tels ceux qu'on allait glaner dans les sections parallèles. Cinéastes du présent et Compétition vidéo.

Or, comme pour nous faire mentir, les propositions les plus excitantes de cette édition participaient d'un cinéma internationaliste, se jouant des frontières, et ce pas seulement dans ses montages financiers. La question du territoire, de corps déplacés dans un environnement incertain n'aura cessé de faire retour. Ainsi, Nobuhiro Suwa endossant la position de Béatrice Dalle dans *H Story* pour tourner dans une langue – un français improvisé – et une ville – Paris – au goût d'inconnu. Moins ostensiblement radical dans l'expérimentation que ses œuvres précédentes, *Un couple parfait*, articulé autour de longs plans-séquences filmés en vidéo HD, se collette à l'universalité de la rupture amoureuse. Porté par un duo de comédiens en majesté (Valeria Bruni-Tedeschi et Bruno Todeschini) brochant sur un canevas des plus mince, le film magnétise littéralement le spectateur acceptant de déverrouiller ses émotions. Tant pis alors pour les esprits chagrins qui firent claquer leur fauteuil, incapables de voir que Suwa

est peut-être aujourd'hui le seul cinéaste, paragon de modernité qui plus est, à même de faire pleurer les portes. Léger glissement du titre vers le second très beau film de la compétition : *A Perfect Day*, battant pavillon franco-germano-libanais, mis en scène par Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. Soit vingt-quatre heures dans la vie de Malek, oscillant entre deuil coupable d'un passé et d'un père, disparu sans dépouille, et refus de voir sa fiancée s'échapper. Si, parce qu'il est atteint de crises de narcolepsie, on pense à *My Own Private Idaho* de Gus Van Sant, c'est surtout avec *Last Days* que le film résonne. Comme Blake, Malek, absent au monde, zombie avancé, louvoie au jugé et par à-coups (formidables scènes d'embouteillages automobiles) dans un récit lacunaire et troué, à l'image de la ville qui l'abrite, Beyrouth. Et après *The World* et *Be with Me*, *A Perfect Day* réaffirme que le cinéma contemporain doit désormais compter sur un passionnant moteur narratif, le SMS.

Impossible de piquer du nez devant *The Passenger* (Cinéastes du présent), dont on ressort néanmoins totalement jet-lagué. Continuellement en transfert entre Japon et Canada, thriller et tragédie familiale, poses arty et accélérations impromptues, le premier film de François Rotger, enivrant précis d'impureté, s'avère *in fine* limpide malgré sa structure mosaïque. Difficile de dire où atterrira Rotger demain. Son talent est tellement bouillonnant et éclaté qu'il peut aussi bien devenir le nouveau poulain d'Europa Corp (ce gars filme les coups comme personne) ou installer ses plans dans des galeries. Une autre option s'impose : voir en *The Passenger* un idéal de documentaire sur une actrice revenue du Grand Nulle Part défier le temps de son corps, sa peau, sa voix – Gabrielle "Lazare" Lazare, phénixiale et superbe. Canada toujours, avec *Les Etats nordiques*. Raflant logiquement le Grand Prix (ex-aequo avec *Masahista*, film de folle philippine un peu vain) d'une compétition vidéo qui cette année plébiscitait surtout la fiction, le film, après une ouverture réminiscente de celle du *Sombre* de Philippe Grandrieux et quelques plans, appliqués frôlant la claustro, s'échappe en toute liberté à 1500 kilomètres au nord de Montréal. Un homme vient d'euthanasier sa mère et cherche un endroit où renaître. Avec rudesse, simplicité et intimité, la

caméra DV des *Etats nordiques* défriche une *terra incognita* pour y semer aussi bien comédie, humanisme que plans documentaires et bâtir un film où il fait bon habiter. Avec, en prime, la meilleure scène de biture ciné depuis *Husbands*. Denis Côté, réalisateur bolcho-yakusa québécois (il a l'affiche d'Octobre d'Eisenstein tatouée dans le dos !) est passé tout près d'une sélection à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes. Vite l'accueillir sur des écrans français nous ravirait.

MK2 distribuera *Frankie* de Fabienne Berthaud en mars 2006. Dès lors, tous ceux qui vénèrent *Portrait d'une enfant déchue* ont de quoi se réjouir. Frankie est la petite sœur de la Faye Dunaway de Schatzberg, mannequin laminé par les exigences du métier, plongeant progressivement dans la dépression, tout autant cramée que les lambeaux vidéo sciemment surexposés qui l'habillent. A l'instar de *The Passenger*, multiplication des allers-retours (entre sets photos et clinique psychiatrique), diégèse froissée comme une étoffe trop fragile. S'il lui faudra à l'avenir ne pas éluder la durée de ses plans pour s'affirmer vraiment cinéaste, Fabienne Berthaud sait d'ores et déjà comment faire vibrer un visage, affres et éclat confondus. Elle trouve en Diane Kruger, renversante, et dans le physique de sioux de Jeannick Gravelines (souvenez-

vous avec quelle grâce il imprimait la pellicule dans *Un frère* de Sylvie Verheyde) les modèles ad hoc.

Les visages ont toujours été la grande fixette d'Edo Bertoglio. Photographe et compagnon de la styliste Maripol, il a documenté toute la scène new-yorkaise underground du début des 80's avant de, à l'aube de 1990, rentrer en Suisse décrocher de l'héroïne. Aujourd'hui, il revient à la rencontre des survivants de son passé afin de lui-même se retrouver. Le risque de *Face Addict* était de verser dans la nostalgie pour n'enthousiasmer que les accros du *Downtown 81* et laisser les autres à quai. Mais Edo transcende le chromo et fait rapidement de la dope, accélérateur magique de la création au corollaire funeste, la charnière de son documentaire. Surtout, parmi les figures visitées (Glenn O'Brien, Debbie Harry, John Lurie entre autres), il s'attache à la plus désespérément touchante : le peintre et violoniste Walter Steuding, d'abord totalement largué, la bouée de sauvetage multispécée à la shooteuse, puis reprenant peu à peu pied au fur et à mesure que le film l'accompagne. C'est assurément le plus beau personnage qu'on ait vu sur un écran cette année. Et le croiser, heureux et clean, une casquette de capitaine vissée sur le crâne face au lac Majeur est l'ultime cadeau de Locarno sous l'ère Bignardi. *God bless Walter and all who sail with him.*

Bertrand Loutte